



Élise Brisou

LES YEUX OUVERTS

Partie I

- Allez racontez-moi tout.

- Pourquoi ? cracha-t-elle.

- Peut-être parce que ça vous ferait du bien, allez-y, racontez-moi tout, n'omettez pas de détails. Vide ton sac, tu verras ça te fera du bien.

Elle baissa les yeux sur ses dessins éparpillés sur la table.

- Le pays...

Elle fixa les traits de crayon nerveux.

- Ta famille...

Les visages qu'elle avait tenté de saisir, ces moments où tout était parfait, mais qu'elle avait rendus sur le papier, par sa haine, colériques et insensés.

- Aide-moi à te connaître, supplia presque l'homme. À te comprendre.

Elle lui lança un regard derrière les mèches qui camouflaient son visage. Les yeux de l'homme étaient d'une étrange couleur apaisante. La peau d'un blanc laiteux, immaculée, de longues mains noueuses qui se frottaient l'une contre l'autre, il l'enveloppait de son regard chaud, qui était prêt à recevoir toute sa peine, toute sa confusion et sa colère.

Alors, elle ouvrit les vannes.

1.

Cinq mois auparavant...

Un cri d'enfant déchira l'air. Sofia s'écrasa sur la pile d'oreillers.

- Ce n'était pas à toi ! hurla Mylo.

Ce dernier saisit la couette qui gisait au sol et la plaqua contre les cheveux ébouriffés de la fillette qui immédiatement, se mit à rire à gorge déployée. Kamila, en tailleur contre la tête de lit, releva la tête de son carnet. Paresseusement, son crayon continuait de gribouiller sur les pages cornées.

- Tu n'as pas dit qui tu étais.

La gamine se souleva péniblement sur les genoux, encore secouée par sa crise de rire.

- C'est la règle, tu choisis un personnage et tu sautes. Cléo déboula dans la chambre.

- Sofia, dépêche-toi je veux sauter aussi !

La fillette se dressa sur ses talons puis, les bras en croix, tomba à la verticale dans le creux d'un coussin délavé.

- Je suis... j'ai pas de nom ! s'étouffa-t-elle de rire dans la taie d'oreiller.

Elle roula sur le côté, aux pieds de Kamila. Ses yeux veloutés s'arrêtèrent dans ceux de sa cousine qui avec le capuchon de son feutre tapota son petit front bombé :

- C'est nul de ne pas avoir de nom, ça veut dire que t'es personne.

- Kami, t'aurais choisi qui comme héros ?

Kamila fixa Sofia, tentant de décèler dans ses yeux semblables à des soucoupes, autre chose que son propre visage et sa moue songeuse. En guise de réponse, elle se leva, dérouilla ses grandes jambes. Cléo mimait des attaques magiques : il s'amusait à paralyser son cousin, à contrôler ses membres, à le transformer en navet. Mylo, grand acteur, se tordait de douleur sur le parquet grinçant.

« *Qui comme héros ?* »

Elle aurait pu répondre sa mère ou son père, mais ils n'étaient pas des héros, juste des gens qui continuaient à vivre malgré la peine et la misère. Kamila n'était ni un héros ni comme eux. Elle ne savait pas subir. Elle ne savait pas se battre. Elle cachait les problèmes dans le coffre de son cœur, dans les clés de ses dessins, dans les films de sa mémoire, ses souvenirs fracturés qui défilaient en chaîne comme un vieux reportage au son grésillant et à la qualité mauvaise.

Elle ouvrit la fenêtre. La lune scintillait. Sofia comptait sur ses doigts. Depuis que Mylo lui avait appris les nombres de 10 à 20, elle ne s'arrêtait plus. Amusée, Kamila fixa l'œil laiteux du cyclope dans le ciel sombre. La nuit éclaboussait les têtes des maisons et la mer au loin, huileuse. Un coup de vent emmêla ses cheveux. Une tonalité étrange se fit entendre, mêlant le grondement lointain du ciel endormi à celui plus effrayant et plus proche, de roues sur le bitume normalement

désert à cette heure tardive. Quelque chose arrivait. Elle se pencha à la fenêtre, tendit l'oreille et le silence lui répondit. Avait-elle rêvé ?

Ses lèvres se crispèrent, elle fut prise par l'envie de taper du poing sur son front, pour faire taire ce son, puissant et sourd. Instinctivement, elle savait qu'il ne venait pas d'elle. Ce n'était pas le hurlement de la peur. C'était autre chose. L'avant. Lorsque tout débloque, mais ne vrille pas encore. Cet entre-deux entre le calme et la tempête, entre la vie et la mort, entre le rire et les larmes. Quand tout est possible et que rien n'est écrit.

Le doigt sur les lèvres, elle cria :

- Attendez !

Silence. Les gamins se figèrent.

Trop tôt pour avoir peur, non ?

La télé tournait en sourdine sous leurs pieds, comme tous les soirs. Tout semblait à sa place. La soirée déboutait de la même manière, comme toujours. Il n'y avait que le vent qui troublait le silence. Et ce grondement.

Précipitamment Kamila quitta la chambre pour dévaler les escaliers. Le four dans la cuisine rougissait les joues fripées de sa grand-mère. Les yeux affolés, la jeune fille se tint à l'embrasure de la porte. La chienne déboula, aboya, mordilla ses chaussons puis détala dans le couloir.

- Ils ont appelé ?

- Qui ?

- Les parents, ils ont appelé ?

- Je... non ils n'ont pas appelé.

Ils n'avaient pas appelé. Kamila fixa sa grand-mère qui découpait des filets de poisson en fines lamelles. Elle colla son image sur sa rétine comme elle le faisait lorsque trois fois par an, elle rendait visite à ses parents. Elle gravait sa silhouette, ses traits dans sa mémoire en priant silencieusement :

S'il te plaît, ne meurs pas... avant mon retour.

Elle claqua la porte. Quatre à quatre elle remonta les escaliers branlants, comme une flèche traversa les chambres pour se poster à la fenêtre. Mylo s'arrachait les petites peaux autour des ongles. Il avait compris que quelque chose clochait. Ils se décochèrent un regard vide. Il avait ce don comme elle, de sentir la pagaille lorsqu'elle allait les noyer, la gueule du loup avant qu'elle ne les avale tout cru. Il flairait le danger, lui qui était né au beau milieu de l'apocalypse de leurs vies. Il savait, il entendait toujours le bruit du doigt sur la gâchette.

- Mylo ouvre l'armoire.

Il se mit à trembler. Cléo voulut regarder par la fenêtre, mais Kamila l'en empêcha. Elle claqua le battant.

- Grouille-toi !

- Je descends prévenir papy et mamie ! bégaya Mylo d'une voix blanche.

Avant qu'il ne puisse s'échapper, Kamila saisit le bras de son frère. Elle le serra fort, plantant ses ongles dans sa chair halée.

- Il suffit d'une seconde. D'une seconde. D'inattention, de peur, de paroles en l'air, une seconde de perdue. Une seconde et tout est fichu.

Il hocha la tête, une résignation douloureuse rongant ses traits. Cléo se plaqua contre le mur, aspirant ses lèvres comme s'il tentait d'arrêter de respirer.

- Kamila, est-ce que ça veut dire ce que je crois que ça veut dire ?

Elle acquiesça, le regard fuyant. Mylo se laissa choir sur le lit. Détournant la tête, Kamila courut dans le couloir. Elle savait ce qu'elle avait à faire, elle l'avait répété dans sa tête des milliers de fois, sa grand-mère le lui avait appris. Mais cette fois elle était seule. Doigts tremblants, elle délogea la pierre en forme de O dans le mur, prit la clé puis ouvrit l'armoire cachée dans un renforcement. Elle en sortit quatre sacs en toile dont elle fit fébrilement l'inventaire. Cinq jours de vivres. Des pulls. Des couvertures. Et dans celui qui portait son prénom : une bourse pleine d'une quantité prodigieuse de billets. Sa grand-mère avait tout prévu.

Au fond de son sac, elle débusqua un portefeuille rouge rempli de documents.

Ses mains se mirent à trembler plus violemment. Des souvenirs remontèrent brusquement à la surface de sa mémoire. Même si elle ne savait pas bien lire, elle savait ce qu'il y était écrit sur ces pages.

Elle hésita, un centième de seconde. Sa grand-mère lui avait ordonné de ne jamais les montrer, tout en la noyant de baisers. Elle avait même senti des larmes couler sur ses joues ce jour-là.

Elle tremblait de peur et ses jambes flageolaient. Après quelques instants d'hésitation, elle finit par les fourrer dans une de ses poches, en clôturant la porte

de son esprit au passé et aux souvenirs, un goût de fer dans la bouche.

- Chacun va choisir encore deux pulls et au moins un pantalon, des chaussettes et des sous-vêtements ! Dépêchez-vous !

Elle entendit le pas lourd de Cléo qui soudainement se mit à battre le parquet. Son cœur sauta quelques battements. Les mains nerveuses, elle vida les deux sacs qui portaient les prénoms de ses grands-parents. De celui de sa grand-mère s'éparpillèrent au sol des carnets à la couverture en cuir, de vieux stylos couverts d'une couche ancienne de boue et de poussière, des étoffes qui sentaient les épices et des photos en liasse comme de précieux billets. Kamila comprit qu'absolument tout venait du pays.

Elle fourra le carnet et le stylo dans son sac, oscilla quelques secondes puis jeta les foulards au fond de l'armoire qu'elle ferma à double tour. Elle récupéra dans le sac de son grand-père des sachets d'aliments lyophilisés, des conserves, un briquet et un vieux tisonnier qu'il avait forgé lui-même. Elle le soupesa. Si elle frappait un homme avec assez de force, elle pouvait le mettre hors d'état de nuire.

- Kami ?

La jeune femme releva la tête. De la sueur coulait le long de sa nuque.

- Oui chérie ?

Sofia se tenait à quelques mètres. Elle frottait l'un contre l'autre ses petits pieds nus.

- On pourrait emmener un jeu de cartes ? lâcha-t-elle,

ses grands yeux bordés de cils longs et noirs pleins d'espérance fixés sur Kamila.

Celle-ci, prise de court, sentit ses oreilles vrombir. Les pas de Cléo s'accéléraient, il criait des ordres à l'adresse de Mylo, désespérément tétanisé au bord du lit.

- Oui, vas-y, et prends des chaussettes... Surtout prends des chaussettes.

Un grand sourire illumina le visage de la fillette. Kamila baissa la tête pour cacher les larmes qui assombrissaient son regard.

- Kami, on va où, on part en vacances ? Sans personne ? Comme des grands ?

La lumière du néon électrique coulait sur la chevelure cuivrée de Sofia. Elle attendait une réponse, la bouche en cœur.

- C'est une surprise, OK ? Il ne faut pas poser de question. Murmura Kamila d'une voix tremblante.

Une bourrasque gifla la façade de la maison. Les sons filtrants de la télé paraissaient précipités. Sofia, réjouie, s'en alla vider un tiroir de chaussettes dans un sac en plastique de supermarché. Kamila noua les ballots. Elle réfléchissait à toute allure, se remémorant les milliers de schémas, d'hypothèses qu'elle formulait tous les soirs avant de dormir. Elle pensait s'y être préparée. Elle pensait sincèrement s'y être préparée. Mais devant l'imminence de la catastrophe, tous les plans qu'elle avait pu échafauder tombaient en miettes. Elle voulait courir et prévenir sa grand-mère. Ne pas être celle qui doit porter les responsabilités.

Le cri de Cléo lui fit l'effet d'un coup de fouet :

- Kami, j'entends les sirènes !

Elle se releva, manqua de trébucher, saisit les sacs. Cléo ferma à la hâte la fenêtre de la buanderie.

- Mylo !

Son frère demeurait prostré au bord du lit, malaxant nerveusement la couette entre ses doigts.

- Mylo !

Elle allait courir le secouer lorsqu'il redressa enfin la tête. Il voulut parler, mais sa bouche se remplit de silence. Ils tressaillirent.

La télé s'était arrêtée.

Il n'y avait plus un son dans la maison, plus une odeur, plus que le grondement effervescent de ces roues contre le bitume. Mylo se leva au ralenti. Il cligna des yeux. Les ombres projetées par la lumière blafarde du plafonnier dansaient sur son visage. Kamila frissonna. Sans un mot, son petit frère posa sa main tiède sur son bras, les yeux voilés, puis la délesta de deux sacs avant d'ouvrir la voie. Il les mena jusqu'à l'escalier qui émergeait de la chambre de ses grands-parents. Ils traversèrent la pièce figée dans un silence de mort.

- On met nos chaussures les plus résistantes, un manteau et on sort par le jardin, sans bruit. Ordonna Kamila.

À pas de lous, le cœur serré et le souffle court, ils descendirent les vieilles marches. Arrivés dans le cagibi, ils se chaussèrent à la hâte. Mylo ouvrit la porte du patio. Alors que déjà Sofia et Cléo disparaissaient dans la nuit noire, Kamila intima à son frère

l'ordre de l'attendre caché dans l'ombre du muret. Silencieusement, elle se glissa dans le hall.

La maison respirait un calme inquiétant. Elle déroba sur une des patères la longue parka blanche de sa grand-mère et les clés de la voiture suspendues près de la porte. Sans perdre de temps, elle rejoignit les enfants au-dehors. Le froid était mordant, les rafales malmenaient ses yeux. Elle prit Sofia sur son dos et escalada le muret qui séparait le jardin de la rue. Les garçons jetèrent les sacs sur le trottoir avant de se laisser tomber lourdement à leur tour. À peine au sol, ils se relevèrent. Kamila se carapatait à quelques mètres, Sofia toujours agrippée à ses épaules, jusqu'à la voiture. Elle ouvrit le coffre d'un coup de pied, Mylo et Cléo y larguèrent les bagages. Ils se barricadèrent dans le véhicule, le ventre noué. Kamila, au volant, repoussa ses mèches folles derrière ses oreilles.

- Tu peux le faire. Souffla Mylo qui avait pris place sur le siège passager.

Elle ferma les yeux, fouillant dans sa mémoire.

« Passe les vitesses lorsque le moteur gronde, contrôle les rétros, et adapte-toi à la route. » Lui avait dit son père lorsqu'il lui avait fait toucher pour la première fois à une voiture il y a quelques mois sur un parking de la banlieue parisienne.

« Après ça, tu suis les panneaux. Ils te guideront. »

Elle enclencha le moteur.

« Mais surtout, adapte-toi. »

- Ils sont là. Juste derrière ! aboya Mylo.

Subitement, Kamila coupa le contact, arrêtant le moteur. Sa voix dérailla :

- Couchez-vous tous, planquez-vous ! Et fermez les yeux, si ça va pas, fermez les yeux...

Ils se tapirent dans l'habitacle sombre, retenant leur souffle.

Des phares balayèrent le capot. Kamila osa ouvrir les yeux. Déjà, ils descendaient des véhicules et toquaient à la porte. La chienne aboya. La porte s'ouvrit. Ils s'engouffrèrent comme une tornade dans la maison.

Elle ne put contenir un gémissement. Elle ferma les yeux, plissant les paupières jusqu'à se faire mal et attendit. Sofia sanglotait. Cléo lui plaqua une main sur la bouche.

Lorsque une à une les lumières de leur maison s'éteignirent, que les voitures disparurent, et que tout semblât redevenir calme, laissant les voisins qui zieutaient derrière leurs rideaux tirés, Kamila se replaça au volant.

C'était fini.

Il n'y avait plus qu'eux quatre.

Elle s'apprêtait à tourner la clé lorsqu'un bruit sourd résonna contre la tôle de la carrosserie. Kamila cria, un cri mêlant angoisse et rage. Le sang lui monta aux joues.

- C'est la chienne ! croassa Cléo.

Il entrouvrit la portière. Aussitôt, la bête s'engouffra sur la banquette. Elle se trémoussa sur les genoux de Sofia, léchant les larmes qui ruisselaient sur les joues de la fillette. Kamila fixa l'animal d'un œil morne. La

chienne poussa un jappement aigu, ses grands yeux noirs dévorant son visage.

- Kami, on pourrait l'emmener ? Supplia Sofia.

Sans qu'elle comprenne, une colère inédite lui fit perdre pied, sa vue se troubla. Mais elle afficha un maigre sourire de façade et acquiesça :

- Bien sûr ma chérie.

Et tandis que la voiture s'engageait sur la route en pente, quittant le village, et à défaut de pouvoir hurler, elle entendit cette petite voix insupportable et insidieuse qui lui susurra :

Ce sont toujours les mauvais qui s'en sortent pas vrai ?